

qu'il réalise, avec des nuances très délicates, est, à un certain moment du temps, l'existence ramassée de tous les temps et, sous forme de Jeu, dans l'espace spirituel du Jeu, la possibilité d'appartenir à tous les mondes, à tous les savoirs et à toutes les cultures. C'est l'*Universitas Litterarum*, un vieux rêve de l'humanité ». *Le Livre à venir*, Gallimard, Paris, 1959 : « Broch » (pp. 161 et 171), « Musil » (p. 187) et « H. H. » (p. 239). Pas un mot sur Witkiewicz...

Włodzimierz BOLECKI

WITKACY ÉTAIT-IL ANTISÉMITE ?
(En marge des stéréotypes
du Juif polonais
et du Polonais antisémite)

Fragment d'un ensemble plus vaste :

Bien sûr qu'il ne l'était pas...

Questions de vocabulaire : « Juive » ; « juivette » ; « youpine ».

A priori, Witkacy ne s'occupait pas de questions de nationalité (c'est la place de l'homme dans la structure de l'existence et non celle de la nation dans l'histoire qui l'intéressait ; pour lui, les questions ethniques étaient dépassées). C'est pourquoi, le nombre de passages ayant trait aux problèmes concrets de nationalité dans *L'Adieu à l'automne* et dans ses autres romans peut paraître à première vue minime ; lorsqu'apparaissent des qualificatifs tels que « français », « russe », « anglais » ou « polonais », leur fonction est toujours conventionnelle.

Cependant, les Juifs font exception dans *L'Adieu à l'automne*, car on y parle vraiment beaucoup d'eux. Très souvent donc le lecteur rencontre les qualificatifs de « Juif », « Juive », « les Juifs », « judaïque », « sémitique », « les sémites », « un sémite » et « antisémite », ainsi que ceux

mentionnés plus haut. Cette abondance est évidemment un paradoxe, d'autant plus que, comme je l'ai dit, le roman ne devait pas aborder les questions nationales et que Witkacy lui-même n'y voyait pas un problème essentiel pour le présent, ni à plus forte raison – point très important pour lui – pour le futur.

Dans tous les chapitres de *L'Adieu à l'automne*, on trouve des termes se rapportant aux Juifs. Le plus souvent ils sont prononcés par les héros du roman ; plus rarement par le narrateur, qui intervient pourtant toujours pour compléter leurs propos. Mais il faut savoir que, tout en désignant des caractéristiques conventionnelles de nationalité ou de religion, certains de ces termes peuvent aussi être tenus pour des épithètes insultantes. Le lecteur ne connaissant pas l'œuvre de Witkacy serait en droit d'y voir un antisémitisme manifeste de l'auteur. Du reste, cette thèse (tantôt suggérée, tantôt tenue pour vraie) a été soutenue dans certaines critiques des traductions italiennes et françaises de *L'Adieu à l'automne*. En 1989, la censure de la RDA a tenté d'empêcher la parution de la traduction du roman de Witkacy, voyant dans son texte des marques d'antisémitisme. La publication de l'œuvre n'a été rendue possible que grâce au commentaire du spécialiste polonais Janusz Degler, rédigé à la demande de l'éditeur. Un tel épisode n'avait rien de nouveau. Il s'était déjà produit dans l'entre-deux-guerres, lors de la parution des œuvres de Witkacy. Même aujourd'hui, bien qu'il y ait un regain d'intérêt pour son œuvre, la permanence du souvenir de l'Holocauste fait que ce problème reste sensible, trouble et, en même temps, délicat. C'est pourquoi, je lui consacrerai quelques observations, d'autant plus qu'il n'est pas très souvent traité par les spécialistes de Witkacy. Dans un livre récent sur Witkacy, Tomasz Bochenski écrit ceci : « Dans ses romans, Witkacy a montré assez peu d'intérêt pour les stéréotypes antisémites et n'a rien dit d'intéressant sur l'origine de l'antipathie pour les Juifs, probablement parce que le mythe de la domination de la race jaune a stimulé plus fortement son imagination. »¹ La première partie de cette citation ne me paraît pas très juste et la deuxième repose sur une confusion totale. Les stéréotypes antisémites et le mythe dudit « péril jaune » dans l'œuvre de Witkacy sont en effet deux problèmes bien différents².

Il ne fait aucun doute que dans *L'Adieu à l'automne* les personnages voient les Juifs au travers du prisme de leur « sémitisme » ou « judaïsme », c'est-à-dire qu'être juif ou juive dans ce roman n'est pas neutre. Pour autant, cela ne signifie pas que, dans le roman, les Juifs ne sont perçus comme groupe ethnique à part, uniquement par les non-Juifs, car en fin de compte ce sont eux-mêmes qui se présentent ainsi : en premier lieu Héla Bertez et son père. D'emblée, tous deux s'inscrivent dans deux stéréotypes représentatifs des Juifs dans la littérature polonaise de la II^e République : elle est « une belle Juive rousse » et lui « un riche banquier juif ». Voyons brièvement comment fonctionnent ces thèmes dans le roman de Witkacy.

Héla dit d'elle-même : « Je suis simplement une fille riche qui s'ennuie et qui souffre d'être juive »³ (p. 30). Immédiatement après elle ajoute : « Je suis une petite nullité malheureuse mourant d'ennui... et juive » (p. 30). Puis elle continue en disant : « Je dois croire en autre chose que ma foi juive » (p. 31) et rajoute : « Par toute ma culture je suis une aryenne, malgré certaines inclinations juives » (p. 32).

Mais le lecteur n'apprend pas de mademoiselle Bertez pourquoi elle déprécie de la sorte sa judéité ni ce que sont précisément ses « inclinaisons juives ». En revanche, le narrateur dit vaguement un peu plus loin qu'Héla aimait la vie « avec son hasard, avec sa propre judéité, sa richesse, sa perversion, avec toute cette contingence » (p. 74).

Lorsque, après sa conquête sexuelle d'Héla, Athanase lui dit qu'il la considère comme une femme d'une autre dimension psychique et que, par conséquent, elle ne peut comprendre ni lui ni Zosia, Héla réplique : « Vous dites cela parce que je suis juive... parce que pour le moment vous avez assouvi vos idiotes fantaisies... Il y a un instant encore, j'étais pour vous une juive "avec le signe plus" » (p. 28). Un peu plus tard, lors de sa conversation avec Zosia Ostabędzka, Héla déclare au sujet des hommes : « Je suis juive, mademoiselle. Ils me détestent pour cela et ils en ont peur, mon fiancé comme les autres » (p. 109). Quand bien même Tropoudreh, Athanase ou Stupitz auraient été ses amants – nous en savons peu sur les autres –, le roman de Witkacy ne confirme en rien cette opinion. Les deux premiers font sans cesse des remarques sur les origines d'Héla, mais il ne fait aucun doute que, dans le roman, entre les hommes et elle, les rapports sont fondés sur ce

que j'appellerai, par euphémisme, des sentiments tout à fait différents. Pour Zosia Ostabędzka, Héla est avant tout une Juive. Elle dit en parlant d'elle : « C'est sûrement cette Juive, cette Héla. Oh ! comme je la déteste » (p. 151). Lorsqu'elle surprend son mari, Athanase, en flagrant délit avec la fille de Bertz, elle ne la qualifie que d'un mot : « Youpine ».

(« ... son Tazio à elle ! C'était lui, sur cette "youpine" ») (p. 263).

Athanase Bazakbal, l'amant d'Héla, en pensant à elle quand elle se fait baptiser se dit : « cette petite Juive » (p. 142) et, un peu plus tard, en se demandant s'il aurait pu avoir un enfant d'elle, ajoute à deux reprises : « cette infernale youpine » (p. 174, 181). Ailleurs encore, pensant aux « transformations » religieuses d'Héla qui, déjà passée du judaïsme au catholicisme, devient bouddhiste lors de son voyage en Inde, Athanase se dit que « seuls les Juifs sont capables de ça » (p. 300) ; et Figon, la femme de chambre, d'ajouter à propos des conversions d'Héla : « J'ai plus de respect pour les Juifs qui ne changent pas de religion » (p. 32). Quand Héla se fait baptiser, Athanase pense à ce moment-là que « ce sont les dernières convulsions du catholicisme sémite » (p. 133). À un autre moment, il se demande s'il aurait pu aimer Héla « si elle avait été une petite Juive pauvre » ; juste avant sa mort même, il pense à elle comme à une « déesse de l'amour judéo-indienne » (p. 346) et il la voit « maîtresse de quelque Juif terrible et invraisemblable, devant lequel il éprouvait à l'avance une crainte superstitieuse » (p. 349).

Il est certain que dans la bouche d'Athanase, le mot « juif » prend un sens négatif. Le personnage du comte Lohovski n'est évidemment pas juif et pourtant Bazakbal lui dit : « Toi, tu es quelque chose d'international, comme le premier Juif communiste venu » (p. 96). Quand Athanase se voit « au milieu de quelques terribles potentats du capital juif » (p. 145), lequel capital, après le baptême de Bertz « allait à présent trouver le moyen de s'introduire dans la monstrueuse machinerie des autres accumulations du capital qui se trouvaient dans les mains de quelques puissants goïm d'Occident » (p. 145) ; il ajoute que « la tranquille Vistule entre les saules argentés, couverte d'un fourmillement de misère juive, et les Rothschild, les Mendelshon, les Bleichröder [...], tout ça dans le lacis de la concentration univer-

selle de l'industrie et de l'organisation des masses progressant parallèlement à cette dernière », et puis encore la « vision d'un état juif dans les cervelles terrifiées des "goïm", les francs-maçons, les dancings, les gaz toxiques » (p. 145), alors il faut bien croire la remarque du narrateur quand il dit que quelque chose tourbillonne « dans la tête lasse d'Athanase » (p. 145).

Même Tropoudreh, le mari d'Héla, lui rappelle ses origines juives lorsqu'il dit que « les Sémites ne sont doués que pour la reproduction et l'adaptation » (p. 212). Au demeurant, l'abbé Chicken-Nood pense de même, lui pour qui Héla n'était au début qu'une « petite Juive intelligente », s'étant plus tard transformée en « petite Juive trop riche à l'intelligence trop aiguë – intelligence d'ailleurs non créatrice à la façon typiquement sémite » (p. 62). Cependant, de l'avis de l'abbé Chicken-Nood, Héla est surtout gonflée « d'orgueil juif » (p. 62), avec de la sagesse pourtant, ce qu'il appellera plus tard « la finesse juive » (p. 62). Le jugement que porte l'abbé Chicken-Nood sur la conversion du père d'Héla n'est pas meilleur. Son avis est que, en se convertissant au catholicisme, Adam Bertz ne fait ni plus ni moins que réaliser une affaire « parce qu'il ne pouvait pénétrer, en tant que Juif, dans certains cercles d'affaires internationaux » (p. 60).

À première vue, quand il parle des Juifs, le narrateur utilise des termes qui ne sont en rien différents de ceux employés par les personnages sur le même sujet. En effet, il a le même ton protecteur et insultant que les héros de son roman. Sur Héla enfant, il écrit : « La petite Juive de quinze ans » (p. 67) ; sur Athanase : « L'absence même de l'odeur sémite, fade, presque un remugle, qui l'avait tant de fois dégoûté de diverses Juives moins propres, le rendait ici littéralement fou » (p. 27). Puis, quand Athanase rentre des tropiques au pays, il dit de lui « qu'il se rendit dans un bordel quelconque pour officiers supérieurs de la marine et il s'y amusa fort bien avec une petite Juive ordinaire venant de Kichiniou ; il eut avec elle une "conversation essentielle" à propos du nivellement et du problème sémitique en général » (p. 328).

La tentation est grande, lors d'une lecture superficielle, de confondre la perspective du narrateur avec celle des héros de *L'Adieu à l'automne*. Mais ce serait une erreur absolue. Ceci qui concerne évidemment les questions juives dans le roman, mais aussi toutes les autres questions. Bien que les

personnages du roman emploient fréquemment des citations extraites des écrits de Witkacy lui-même et que, sur le plan du style, leur discours ressemble étrangement à celui des commentaires narratifs, il s'avère que dans *L'Adieu à l'automne*, la perspective du narrateur est radicalement différente de celle des personnages du roman. Comme je l'ai déjà écrit ailleurs⁴, bien qu'il se soit éloigné de différentes façons de la structure classique du roman réaliste, Witkacy conserve dans *L'Adieu à l'automne*, le principe de la subordination hiérarchique des personnages au narrateur. Dans ce roman, non seulement le narrateur ne s'identifie jamais aux héros et à leurs propos, mais mieux, il s'en fait le critique intransigeant, moqueur et persifleur, le juge et parfois même le procureur. En un mot, il se démarque fondamentalement des héros de *L'Adieu à l'automne*, tant sur le plan cognitif que sur le plan moral.

Les termes utilisés par le narrateur pour qualifier les Juifs sont en réalité ceux que disent ou pensent les personnages, et c'est en leur nom que le narrateur utilise soit « petit Juif », soit « petite Juive » (*Żydek* ou *Żydóweczka* étant en polonais bien plus des termes péjoratifs que des diminutifs). Mais il faut reconnaître que la pratique de Witkacy consistant à transcrire les opinions, ou les expressions des autres, peut parfois prêter à confusion : le discours indirect n'est pas le point fort de son style, ni la perspective celui de ses tableaux. Il n'empêche que les contextes intérieurs du roman lèvent toute ambiguïté quant à la position du narrateur de Witkacy. C'est précisément lui qui nous apprend qu'un des personnages a des opinions antisémites ou qu'il lui arrive de colporter des ragots sur les Juifs. Dans ce cas précis, le narrateur se démarque clairement et indiscutablement. Quand il raconte qu'Héla était « une petite Juive blasée par sa richesse » (p. 21), il donne le point de vue d'Athanase. Il en est de même quand parlant d'Athanase, il mentionne ceci : « de tendres et sanguinolentes triplettes aryennes qui se cabraient comme une vague qui roule au bord d'une sorte d'abîme noir et rouge, juif, étouffant et menaçant – quel abîme ? – il n'en savait rien » (p. 26). En fait, il reconstitue la façon de penser d'Athanase. Lorsque Kocmotuchowicz, dans *L'Inassouvissement*, dit : « Un abîme véritable, mille tonnerres, pas le machin poétique d'un Juif quelconque ou d'un mystique de café », le narrateur se fait un devoir d'ajouter que ce sont « les pro-

pres mots de Son Unicité »⁵ (p. 322). Quand, dans *L'Adieu à l'automne*, Zosia aperçoit Athanase « sur cette youpine » (p. 263), le narrateur glisse ironiquement à cette même Zosia : « auparavant elle n'était pas juive, peut-être ? » (p. 263). Ailleurs, il parle d'Héla : « elle ressemblait à ce moment à l'incarnation de tous les dangers féminins du monde » (p. 114). Puis il note quels sont ces « dangers » selon le personnage du roman : « couches radioactives du mal sémite, roux foncé, fermenté dans une sauce juive, imprégné de cabale et de Talmud (dans l'imagination de ceux qui n'y connaissent rien), tout ce CHABELE, CHIBELE [accent sur la première syllabe], comme le disait Lohoycki » (p. 114, c'est moi qui souligne). Quand Athanase s'imagine Héla en « sainte Thérèse avec cinquante pour cent de sadique juive, torturant et assassinant des officiers de la garde blanche dans l'extase de la cocaïne » (p. 114), le narrateur ajoute que Bazakbal n'est qu'un masochiste érotique. Il en va de même dans *L'Inassouvissement*, bien que le thème juif ne soit pas aussi marqué que dans *L'Adieu à l'automne*.

C'est le narrateur qui informe le lecteur que le musicien Putricide Tengier est un « antisémite » notoire (p. 101) ; et lorsque le même Tengier roulaît des yeux extasiés devant la mortification intellectuelle du « logicien juif », c'est-à-dire devant le mathématicien Afanasol Benz, il le traite d'« ordure de Toldzio »⁶ (p. 197). C'est toujours du narrateur que nous apprenons l'antisémitisme de la princesse Irina Vsievolodovna, quand il précise que « le vieux Juif qui fournissait différentes choses au château était l'unique être inférieur avec lequel elle daignait parler » (p. 152). Mais c'est assurément dans le commentaire d'une certaine anecdote macabre de *L'Adieu à l'automne* que le narrateur montre le plus son écœurement et son effroi moral. Nous lisons ceci : le capitaine de Pourcel « racontait à tout le monde les brimades infligées aux Juifs au front, si terribles qu'elles auraient pu contenter Sade et Gilles de Rais ensemble et élevés au cube. Par bonheur, chacune de ces petites histoires était peut-être une blague » ; « Panimäiëtië gaspada : ana byla takaia ry-jenkaiä iëvreika z malenkom grain de beauté je ne sais où, mais enfin my iëio pasadili na palik, a patom panimäiëtië graf Bourdychef, karniet, leib-dragoun, w polskoï slujbië tiëpiër, zdiëlal iëi takoï dlinnyi nariëz... » (p. 189-190). En voilà suffisamment.

Dans *L'Adieu à l'automne* donc, les Juifs sont considérés en tant que nationalité distincte des autres – Jan Błonski l'a déjà relevé⁷ – ce qui signifie que la « judéité » est toujours le trait significatif et singularisant.

Mais il est parfois difficile de comprendre la raison d'être de cette précision. Ainsi quand le « vieux Bertz » dit de Freud : « *Car tout juif qu'il est, je lui casserai la figure avec plaisir* » (p. 39). Puis aussi quand Athanase, racontant une « blague de Bergson » sur les chenilles qui copulent, ajoute – allez savoir pourquoi – que « *Bergson est un Juif, pas vrai ?* » (p. 161). Ou encore quand le narrateur nous dit qu'Héla et Athanase « *étaient séparés par la foule mêlée des sémites et des goïm* » (p. 147) ; en quoi reconnaît-il leur singularité puisqu'il ne fait aucune allusion à des caractéristiques vestimentaires ? Mais ces détails n'étant pas vraiment de première importance, bornons-nous à constater que, en général dans *L'Adieu à l'automne*, il est clairement dit que la judéité est la chose qui distingue certains personnages de tous les autres. Tout cela, comme je l'ai rappelé, en dépit du fait que Witkacy, aussi bien que les personnages de ses œuvres (par exemple Athanase Bazakbal), affirment qu'ils se désintéressent totalement des questions de nationalité. Les exemples de cette sorte, qui abondent dans le roman, permettent aussi une autre interprétation. Ainsi qu'il le fait pour tous les autres sujets, il ne fait pas de doute que pour restituer la façon de parler (de penser) de ses héros, Witkacy se sert fréquemment d'expressions, de tournures et d'opinions populaires. Même si cet élément de la poétique du texte échappe souvent au lecteur, dans le roman, le narrateur conteste clairement ces stéréotypes.

Mais si les personnages du roman distinguent aussi nettement les Juifs, on peut se demander à qui ces mêmes Juifs sont opposés. Il est clair que dans *L'Adieu à l'automne* il n'y a aucune opposition Juifs-Polonais ou Polonais-Juifs, ni entre les Juifs et les autres nationalités ; d'ailleurs, Athanase, de même que Witkacy, rejette toute idée de nationale.

En revanche, dans *L'Adieu à l'automne*, toutes les réflexions faites sur les Juifs résultent principalement d'une différenciation entre sémites et aryens. Par exemple, lorsque le narrateur, parlant de Joséfa Figon, la femme de chambre d'Héla Bertz, dit qu'elle avait la mine « *d'une petite souris aryenne aplatie* » (p. 31). Ou encore quand, parlant d'Héla

elle-même, il nous informe que « *le problème des Juifs et de la culture aryenne (...) cessa de la tourmenter* » (p. 37).

Si on ne peut donc suspecter Witkacy d'avoir voulu introduire dans *L'Adieu à l'automne* le stéréotype du « Juif non-Polonais » (c'est-à-dire non catholique), émanant de l'idéologie nationaliste ou « nationaliste catholique », on peut être tenté par une interprétation classiquement... raciste. En effet, si l'on prend en compte tous les propos concernant les Juifs, on s'aperçoit que les plus nombreuses, et de loin, sont les oppositions faites entre caractéristiques sémites et aryennes, ou entre race sémite et race aryenne. Mais il serait absurde de considérer ce stéréotype comme l'expression d'un racisme ou d'un antisémitisme de la part de l'écrivain. D'ailleurs Witkacy s'est exprimé *expressis verbis* à ce sujet et il est utile de s'en souvenir en citant ses œuvres littéraires. Dans *Les Âmes mal lavées*, il a écrit qu'il « *considère l'antisémitisme comme quelque chose d'inhumain et, au point de vue tactique, comme une bêtise bornée qui risque d'avoir de fatales conséquences pour la culture polonaise...* » (p. 235). Comme nous le savons, il ne s'est pas trompé⁸.

Quel rôle joue donc le thème juif dans *L'Adieu à l'automne*? On pourrait penser de prime abord que dans *L'Adieu à l'automne*, Witkacy s'est contenté d'exploiter le contraste « Juif-Aryen » (« sémite-aryen »), au même titre qu'il a exploité les contrastes de tous les autres stéréotypes de la culture de masse. Cependant, réduire ici le thème juif à une simple manipulation des stéréotypes n'est pas une interprétation suffisante. C'est un peu comme si l'on ne voyait rien d'autre que la parodie dans les textes de l'écrivain Gombrowicz. Essayons plutôt de considérer le thème juif de Witkacy en mettant à part le stéréotype de la « belle Juive rousse » (fille d'un riche banquier juif), pour n'y voir qu'un élément complémentaire des autres problèmes du roman.

Dans les littératures polonaise et juive de la II^e République, mettre en opposition Juifs et non-Juifs était naturel et l'on y voyait un phénomène propre à la sociologie de la culture ; il était couramment question de spiritualité différente, sémite et aryenne, ou bien de spiritualité juive et polonaise, ou encore du « problème sémite » (expression utilisée par Witkacy). Toutes ces expressions dont sont remplies les publications polonaises de l'époque résultaient du problème de l'assimilation des Juifs à la culture polonaise, dont on par-

lait traditionnellement dans la littérature polonaise depuis un siècle (ce problème étant tout aussi fréquemment discuté dans la littérature juive⁹). D'un côté, il était question des origines multinationales de la culture polonaise et, de l'autre, de garder l'identité culturelle de la nation juive. De telles discussions sont devenues très souvent, comme nous le savons, le prétexte d'idées chauvines, xénophobes, nationalistes et parfois tout simplement racistes. Et c'est sans aucun doute ce problème précis que Witkacy décrit à travers les propos et les mentalités des héros de *L'Adieu à l'automne*. Mais, en tant que narrateur du roman, il marque toujours ses distances et montre clairement que le regard antisémite porté sur les Juifs est né « dans l'imagination de ceux qui n'y connaissent rien ».

Mais on aimerait savoir qui sont ceux-là. La réponse est simple bien que désagréable : la plupart des héros de Witkacy.

« Je parle des Polonais en ma qualité de Polonais »

Comme je l'ai déjà dit, dans les propos concernant les relations entre Juifs et non-Juifs, il n'y a pas d'opposition ethnique entre Juifs et Polonais, ni entre les Juifs et les autres nationalités. Pour Héla Bertz et son père, les autres personnages sont tout simplement des « goïm » ou des « aryens », tandis que les Bertz sont tout simplement des « sémites » pour Athanase et Lohowski. Mais dans le roman être « goï » n'est pas flatteur. C'est ainsi qu'Héla traite l'abbé Chicken-Nood « d'espèce de goï primitif » (p. 62) et qu'avec non moins de dégoût elle lance à Athanase, « comme vous êtes ignobles, vous les goï » (p.29).

Si l'on fait abstraction des rapports qui lient les personnages, on s'aperçoit que pour les Juifs être « goï », c'est ne rien comprendre du tout aux Juifs. C'est cela qui apparaît incontestablement comme le leitmotiv de tous les propos sur les relations entre Juifs et non-Juifs dans le roman. Bertz dit ironiquement que « ce que pensent les goïm, c'est que, au fond, tout Juif est juif et rien d'autre ». Et il ajoute avec détache-

ment : « *Qu'ils pensent ce qu'ils veulent* » (p. 141). L'abbé Chicken-Nood accuse Héla d'avoir au fondement de sa pensée « une haine des aryens masquée par des idéaux humanitaires » (p. 122). Héla, qui a pourtant parlé de sa haine envers soi-même parce qu'elle est Juive, s'insurge violemment en disant : « *C'est bizarre (...) ces accès d'imbécillité complète chez les gens les plus intelligents, dès qu'il s'agit des Juifs* » (p. 122). Elle réagit de la même façon aux réflexions d'Athanase : « *Vous ne comprenez rien de rien à toute la fascination de notre race, à cette saveur de mystère oriental à travers tout le ghetto et la situation juive actuelle* » (p. 29). Mais en même temps, nous dit le narrateur, Héla « *ne savait même pas très bien ce qu'était cette culture aryenne* » (p. 37) à laquelle elle s'identifiait.

C'est à l'occasion du baptême, c'est-à-dire de la conversion des Bertz, que Juifs et non-Juifs prennent le plus conscience de leurs différences et de leur incompréhension réciproques. Lorsque, durant cette cérémonie, l'abbé Chicken-Nood « dit une action de grâces », le narrateur précise que « *la foule diverse des Juifs écarquillait les yeux, comme si elle assistait à un tour de magie exécuté par des forces hostiles* ». Et Athanase de se dire : « *Que peut-il penser de ceci en ce moment, le Dieu commun à ces deux mondes réciproquement impénétrables ?* » (p. 143, c'est moi qui souligne). Ainsi, cette impénétrabilité réciproque, cet isolement, ce repli sur soi et par conséquent, le fait d'être hermétiquement étranger, sont l'autre aspect de cette incompréhension dont la permanence se vérifie au travers des héros du roman.

« L'antisémitisme » des héros de Witkacy, pris dans le sens exclusif que l'auteur lui donne dans ses romans, est donc un terme paradoxal : il qualifie non pas l'hostilité... mais l'incompréhension, il est utilisé non pas pour signaler un conflit, mais pour faire état d'une ignorance et d'une différence. Celle-ci cependant n'a rien à voir avec la haine raciale ou nationale. Dans les œuvres de Witkacy, on ne rencontre ni l'idée de « conflit ethnique », ni celle de « assimilation des Juifs », ni encore moins celle de « nettoyage » du monde de ses Juifs. Il n'y a là aucune trace des thèses les plus caractéristiques et les plus connues de l'antisémitisme d'avant-guerre soutenu par la presse nationaliste ou, en version extrémiste, nourri par le « Protocole des Sages de Sion ». Ce que le narrateur appelle lui-même

« l'antisémitisme » des héros du roman se limite à leur sentiment de différence, difficile à définir, entre « goïm » et « Juifs ». Plus simplement, l'antisémitisme, vu habituellement sous l'angle exclusif du conflit ethnique, n'est considéré par Witkacy dans son roman que comme une particularité psychologique et caractérolgique de ses héros, vécue ensuite comme un antagonisme intellectuel (toutefois plus idéologique que psychologique).

Dans *L'Adieu à l'automne*, l'ignorance engendre le sentiment de l'étrangeté et de la différence mais, chez Witkacy, ce sentiment de différence cache aussi une fascination potentielle. Ainsi de Zosia Oślabędzka qui se sert de qualificatifs antisémites pour finalement... envier Héla d'être Juive (p. 111). Ainsi d'Athanase qui utilise les mêmes qualificatifs, mais qui voit en Héla « l'incarnation de tout ce qui pouvait lui plaire [...] chez une femme » (p. 12). De même, nous lisons que dans le palais de Bertz « *pendaient une bonne trentaine de copies de portraits de cardinaux et d'archevêques* » (p. 32).

Rendons cette question encore plus complexe. Dans les romans de Witkacy, la polonité, non seulement n'est pas considérée comme une valeur par comparaison aux autres nationalités, mais elle est regardée comme étant un horrible défaut, jamais une qualité. Le plus curieux est que la polonité est critiquée par les Polonais eux-mêmes et défendue par... les Juifs. Dans *L'Inassouissement*, Tengier, l'antisémite *a priori*, se plaint des Polonais au Juif Afanasol Benz : « *Y a-t-il quelque chose de plus terrible que la noblesse polonaise ! Et il y en a tellement, de cette saleté ! Je préfère alors cent fois les Juifs et j'aimerais même mieux que cette Pologne soit juive plutôt que noble* » (p. 206). Dans le même roman, le prince Basile s'adressant à Benz lui dit : « *Tu es un auto-cynique, Benz. C'est l'horrible défaut des Polonais et même de certains Juifs. C'est pis que notre flagellation, car chez vous c'est plat* » (p.96). Autrement dit, selon le prince Basile, le cynisme est le défaut des Polonais et, même si certains Juifs sont aussi des cyniques, le cynisme est plus général et beaucoup plus profond chez les Polonais¹⁰.

Dans *L'Inassouissement*, Benz qui est Juif et dont la judéité est soulignée en permanence, dit : « *De nous-mêmes nous ne parviendrons à rien faire du tout. – Qui, nous ? Les Juifs ?* » lui demande l'antisémite Tengier, tout étonné. « *Non, lui*

répond Benz, je parle des Polonais, en ma qualité de Polonais » (p. 95). Il ne fait pas de doute que dans son roman, Witkacy s'est servi des stéréotypes de la « belle Juive rousse » et du « riche banquier ». Mais il est tout de même impossible de ne voir que des stéréotypes dans un roman où un Polonais antisémite préfère les Juifs aux Polonais !

Examinons donc maintenant le thème juif du roman de Witkacy sous cet angle différent et assez inattendu. Quoi qu'on puisse penser des propos « anti-juifs » de Bazakbal, il est fasciné par Héla et sa judéité. Quoi qu'on puisse penser des propos « anti-goï » d'Héla, elle est fascinée, comme elle le dit elle-même, par la « culture aryenne », dont l'une des caractéristiques intellectuelles est pour elle le catholicisme. Il en est de même pour les autres héros des romans de Witkacy tels que la princesse Vsievodovna, le prince Basile, le mathématicien Benz qui, bien que très différents, sont incontestablement attirés les uns par les autres.

C'est pourquoi Witkacy met en scène le roman de telle sorte que les personnages, qui échangent des points de vue fondamentaux sur la vie, se trouvent placés, pour ainsi dire, de part et d'autre d'une barrière intellectuelle et existentielle (et non pas de nationalité). Dans *L'Adieu à l'automne*, c'est la Juive Héla Bertz face à l'abbé catholique Hiéronymus Chicken-Nood ; dans *L'Inassouissement*, ce sont l'antisémite Tengier, le prince Basile et la princesse Vsievodovna face au Juif Afanasol Benz.

Pourquoi donc Witkacy a-t-il besoin d'une telle dramaturgie ? Pour dévaluer les uns et se déclarer du côté des autres ? Absurde. C'est exactement comme cela que s'y serait pris un écrivain antisémite. Mais chez Witkacy, c'est précisément le contraire. En faisant se confronter les idées dans les dialogues, l'écrivain montre que toutes les parties ont absolument besoin les unes des autres, parce que les thèses intellectuelles qu'elles représentent sont simplement différentes façons de dénouer le même problème. C'est la Juive Héla qui cherche dans le catholicisme « la réponse au tourment le plus essentiel, parce que philosophique » (p. 60), car le judaïsme et le catholicisme sont pour elle, comme le sont pour d'autres héros du roman la cocaïne, les mathématiques ou la musique, des procédés variés pour vaincre le vide spirituel de l'homme dans l'univers. C'est aussi l'abbé Chicken-Nood qui est fasciné par la décision d'Héla de se faire baptiser,

car il y voit la confirmation de sa conviction que le catholicisme est une « construction de sentiments, la plus puissante au monde » (p. 69). La controverse entre Héla et l'abbé Chicken-Nood est la variante witkiewiczienne de la controverse entre judaïsme et christianisme sur les relations entre l'individu, Dieu, l'Église et la société.

En revanche, le différend entre la princesse Irina Vsievodovna et Afanasol Benz est une querelle à propos du caractère national ou supranational de l'humanité future. Irina (l'aristocrate !) est partisane du nivellisme, c'est-à-dire du bolchevisme. Elle considère Benz comme son adversaire idéologique, bien que celui-ci reconnaisse qu'elle a raison sur le caractère inéluctable de la « socialisation ». Pourquoi cette polarisation ? Parce que, aux yeux de la princesse, Benz est un « Juif raffiné » (p. 200). Qu'est-ce que cela signifie ? S'adressant à Benz, elle déclare : « *Le nationalisme juif inconscient [et peut-être même bien conscient] transparait dans toute votre idéologie qui concerne prétendument l'humanité entière, car les secrets de l'âme sémite sont insondables* » (p.201). « *Moi, poursuit-elle, je suis une nationaliste en général [...]. Je vois la possibilité d'une évolution de l'individu uniquement en fonction de l'appartenance à une certaine nation membre d'une grande famille ; vous, avec votre idéologie nivelante et antinationaliste, vous êtes au fond un nationaliste particulariste* » (p. 201). Benz lui répond avec une moquerie mordante : « *Jusqu'ici, en dehors des temps bibliques, nous n'avons fourni que des individualités. Nous devons encore montrer ce que nous pouvons faire comme peuple, et plus précisément par rapport à cette socialisation extrême et non aux pseudo-idées dans le genre de votre nationalisme, qui n'est qu'un désir masqué de se sauver et de jouir vulgairement des restants de l'existence, de la part de classes qui se survivent et ont cessé d'être créatrices. Nous serons l'huile universelle dans les engrenages et les transmissions de la grande machine qui transformera l'humanité en une autre forme d'existence, en un organisme d'un type supérieur, un super-organisme. Et nous le sommes même déjà – c'était nous qui étions dans les coulisses de la dernière révolution universelle. C'est notre mission – c'est pour cela que nous sommes un peuple élu. Mais ce n'est que dans mille ans que les goïms pourront apprécier notre action. Mais en attendant : Cantor, Einstein, Minkowski, Bergson, Husserl, Trotski, Zinoviev –*

cela suffit. Et Marx aussi, qui nous a conduits sur la voie véritable... » (p. 201). Puis il continue : « *Seuls nous, les Juifs, opprimés, mais reposés et tendus comme un ressort, sommes prédestinés à cela : être dans l'avenir le cerveau et le système nerveux de ce super organisme qui va se créer. En nous se condensent la conscience et la direction – les autres ne seront que des tripes sans volonté, travaillant dans les ténèbres... »* (p. 203). Benz, nous l'apprenons par le narrateur, se moque ici ouvertement de la princesse en poussant jusqu'à l'absurdité extrême la vision qu'elle a de l'antisémitisme. Mais en même temps, il apprécie son intelligence quand la princesse le force à répondre à des questions historiosophiques essentielles (questions qui existent aussi dans toutes les visions sociales de Witkacy). Il s'agit particulièrement de celle-ci : l'humanité future aura-t-elle besoin de l'individu ? « Non », répond la princesse qui défend la socialisation totale, c'est-à-dire le nivellement de tout et de tous. Le dernier chapitre de *L'Adieu à l'automne* présente précisément la réalisation de cette idée.

Afanasol Benz répond positivement à la question de la princesse. Il partage en effet son point de vue : la socialisation changera la société en une machine, mais il est tout à fait clair pour lui que ce mécanisme de civilisation, pour bien fonctionner, doit être entretenu par quelqu'un. Mais par qui ? Évidemment, par des individus exceptionnels, dotés d'un intellect de génie, car il n'y a que l'intellect (donc la conscience) qui puisse sauver l'humanité de la mécanisation et de la « bétaillisation » complète et définitive. Dans les propos du Juif Benz, l'apologie de l'intellect et de la conscience de soi des individus est la répétition exacte de la « découverte géniale » faite tout juste avant sa mort par « l'antisémite » Athanase Bazakbal dans *L'Adieu à l'automne*.

Dans le destin futur de l'humanité, seuls les universaux intéressent Witkiewicz : l'intellect, les sentiments élevés, la destinée de l'art, de la philosophie et de la science. Cela n'a rien à voir avec la problématique des nationalités, que les antisémites voyaient partout : c'est d'eux que Witkacy se moque.

La thèse de Benz sur l'individualisme des Juifs (*L'Inassouvissement*) est une autre formulation de la pensée exprimée par Héla Bertz dans *L'Adieu à l'automne*. Dès le

début du roman, Héla explique comment elle voit « l'aryanisme de la culture ». Selon elle, la démocratie est l'œuvre des « purs aryens ». La démocratie même, en tant que système politique, est pour elle « dégoûtante » et « mensongère », car son principe c'est la modération, autrement dit, l'effacement des différences. Donc, au début du roman, Héla est une partisane de la monarchie. Elle dit : « Nous [c'est-à-dire les Juifs] voudrions régner, mais en peuple fort [...], sans aucune amusette dans le genre du parlementarisme » (p. 32). Puis elle continue : « Vous verriez ce prolétariat [...] sous la domination de nos rois, personne n'y trouverait la moindre ombre de bolchevisme » (p. 32.) Autrement dit, Héla tient pour responsable de l'avènement du bolchevisme la démocratie parlementaire et ceux qui l'ont créée, c'est-à-dire les « aryens ». Car Héla est persuadée qu'après la faillite d'une démocratie vient le communisme. Il ne fait aucun doute que Witkacy utilise cette thèse pour combattre le stéréotype du « judéo-bolchevique » diffusé par la propagande antisémite.

Cela mérite réflexion : en effet, c'est précisément ce stéréotype, le plus révélateur de la mentalité antisémite, qui est rejeté et inversé dans les romans de Witkacy. Les créateurs du nivellisme bolchevique sont en effet les « socialistes paysanophiles » internationaux (comme le Gaétan Stupitz de *L'Adieu à l'automne*), et ses plus ardents partisans se révèlent être aussi internationaux... mais des aristocrates et des « aryens » (comme Tropoudreh, ou la princesse Vsievodovna). L'identité de ces deux groupes est déterminée dans les romans de Witkacy par des critères sociologiques et caractérologiques, psychologiques et idéologiques, mais pas nationaux ou ethniques. En revanche, les Juifs sont dès le départ les adversaires du nivellisme bolchevique, mais aussi ses victimes car, étant les seuls individualistes dans l'univers romanesque de Witkacy, ils sont condamnés au « nivellement » et à la « socialisation ». Il est vrai qu'à la fin, Héla Bertz, elle aussi, rejoint la révolution « nivelliste », mais, pour elle, c'est un désastre total. Une fois la révolution accomplie, Héla rentre des tropiques et devient pendant quelque temps la maîtresse de Gaétan Stupitz et employée au bureau des investigations. Mais, ici, la judéité d'Héla n'intervient pas et aucun personnage, dans cette partie de l'œuvre, ne dit mot à ce sujet. Witkacy traite

un peu à part le cas d'Héla. La fille de Bertz choisissait des « hommes forts », elle était « une femme notoirement facile » (p. 12) et, pour reprendre les mots d'Athanase qui en savait quelque chose, « une putain métaphysique ».

Dans le thème de fiction le plus important de *L'Adieu à l'automne*, c'est-à-dire celui qui montre les mécanismes de la révolution bolchevique, la judéité des héros n'est en aucune manière une clé pour l'interprétation des événements historiques ; elle est tout simplement sans importance.

Même si cela n'a aucune importance dans ce roman où l'on voit la révolution bolchevique décider du destin futur de l'humanité, en revanche, il est évident que cela est d'une importance capitale pour la réponse à la question posée dans mon essai. Ce ne sont pas les Juifs qui ont préparé la révolution bolchevique, ce ne sont pas les Juifs qui gouvernent le monde, ce ne sont pas les Juifs qui le menacent. Voilà ce que Witkacy dit à ses lecteurs. Il est difficile de donner une réponse plus claire.

Cependant, si le thème juif ne fournit pas la clé de l'argumentation du roman et si les questions de nationalité n'intéressent ni l'auteur ni ses héros, pourquoi donc Witkacy a-t-il fait d'une Juive l'héroïne de cette œuvre ? On peut répondre, non sans raison, que si *L'Adieu à l'automne* avait pour but de présenter la société dans son ensemble, les Juifs y avaient leur place. En un mot, la vraisemblance sociale tout autant que le jeu de stéréotypes ont fait que ce thème est tout simplement artistiquement indispensable¹¹.

Malgré tout, indépendamment de toutes les questions sociales, l'individu et la place qu'il occupe dans l'univers sont toujours le problème essentiel dans les œuvres de Witkacy. À cet égard, nous le savons, la conception philosophique de Witkacy était très pessimiste. L'humanité est pour lui un tout composé de monades isolées tournant autour d'elles-mêmes mais incapables de se connaître réciproquement à fond, ni de se comprendre, ni de communiquer entre elles.

Le thème juif a permis à Witkacy de donner à cette thèse philosophique une dimension très concrète : tant descriptive que dramatique, tant psychologique qu'historique et tant sociale qu'individuelle.

¹ T. Bocheński, « Zydowska zmowa », in *Powiesci Witkacego, Sztuka i mistyfikacja*, Lodz 1994, p. 150.

² Voir à ce sujet P. Marchesani, « Witkacy : Mit "zóltego niebezpieczeństwa" » *Dekada Literacka*, 1992, n° 22.

³ Les citations sont extraites de S. I. Witkiewicz, *L'Adieu à l'automne*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1974.

⁴ W. Bolecki, « Powieść werek (Miciński, Jaworski, Witkacy) », in *Poetycki model prozy w dwudziestoleciu międzywojennym*, Wrocław, 1982.

⁵ Les citations traduites sont extraites de l'édition S. I. Witkiewicz, *L'Inassouvissement*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1970.

⁶ Il y a ici une confusion entre deux personnages du roman, Afanasol Benz et le cousin Toldzio. N.d.l.r.

⁷ Błoński note que, dans *L'Adieu à l'automne*, « les Juifs sont nettement distingués des autres personnages ». Voir *Witkacy i rewolucja*, « Pamiętnik Literacki », 1990, n° 2, p. 81.

⁸ S. I. Witkiewicz, *Les Narcotiques & Les Âmes mal lavées*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1979. L'année même de la parution des *Âmes mal lavées*, Witkacy publia dans la revue *Zet* de Jerzy Braun un article intitulé « Explications », dans lequel il présentait les différences entre la ligne de la rédaction de *Zet* et la sienne. Il est à noter que *Zet* a été la seule revue à avoir imprimé les textes de Witkacy après sa rupture avec *Wiadomości Literackie*. L'avant-dernier sous-chapitre de cet article a pour titre « Antisémitisme » : « Je déclare réfuter d'avance toutes les insinuations d'antisémitisme parues dans *Zet* ou qui viendraient à y paraître. Peut-être même suis-je philosémite. En tout cas, je proteste contre la propagation du tableau terriblement idiot de Papini dans lequel j'apprends, entre autres bêtises, que Freud aurait tué la morale et Einstein l'absolu. Qu'on en finisse une fois pour toutes avec cette incompréhension de la théorie d'Einstein. Achetez-vous, Messieurs, un petit ouvrage à la portée de tous, étudiez cette affaire à fond, mais cessez de faire passer vous-mêmes et les autres pour des imbéciles. Bergson est le seul qui n'a pas réussi. En revanche Freud, lui, a réussi magnifiquement (mais était-il juif, je n'en suis pas absolument sûr), malgré l'unicité de sa théorie. Marx, Einstein, Husserl, Minkowski et Cantor Georg ont eux aussi réussi. Reconnaissons que c'est déjà bien. Exclure d'une collectivité humaine une race, quelle qu'elle soit, est de nos jours un crime idéologique, même si chez nous les Juifs sont peut-être un peu trop nombreux par endroits. Mais, puisque c'est ainsi, acceptons-le. On ne peut tout de même pas gommer Tuwim ou Słonimski sous prétexte qu'ils sont juifs. Je ne suis pas d'accord avec Gałuszka quand il dit que les poèmes de Tuwim sont judaïsants. Ce

sont de magnifiques poèmes, artistiquement polonais jusqu'à la moelle. Peut-être la psychologie de certains est-elle quelque peu exotique, ce qui n'est pas du tout un défaut, mais certainement pas la langue. Et quand bien même il y aurait dans ces écrits quelque trace de judéité, qu'est-ce que cela peut faire, dès lors qu'ils ont les mêmes valeurs artistiques ? Le mélange des Juifs et des Polonais chez nous aurait pu faire naître une langue intermédiaire, sorte de patois judéo-polonais dans lequel on aurait pu écrire des choses brillantes. Pourquoi pas ? Théoriquement, c'est tout à fait concevable. Ne pas témoigner de mépris envers les Juifs, ne pas se placer au-dessus des autres Slaves par des promesses messianiques, mais tout simplement prouver sa supériorité par une création intellectuelle et des idées de qualité, voilà ce que l'on peut faire. Mais il ne faut pas s'en prendre aux autres sous prétexte qu'ils ne sont pas Polonais, ni se bousculer aux postes à responsabilité quand il y a pénurie complète de gens. C'est honteux et inconcevable ». (*Zet*, 1932, n° 3. Texte cité par Janusz Degler dans le tome S. I. Witkiewicz *Bez kompromisu. Pisma krytyczne i publicystyczne*, Varsovie, 1976, p. 298.) En décembre 1938, Witkacy offrit quelques-uns de ses tableaux pour le fonds d'aide aux Juifs persécutés en Allemagne (cf. *Akcja pomocy*, dans « Czarno na Białem », 1938, n° 50, p. 4).

⁹ À propos du traitement littéraire de ce problème, voir l'article de H. Markiewicz : « Asymilacja Żydów jako temat literatury polskiej » in *Teksty*, 1990, réédité dans *Literatura i historia*, Cracovie, 1994.

¹⁰ Witkacy a présenté le catalogue des défauts nationaux des Polonais dans *Les Âmes mal lavées*. Cfr. M. Szpakowska, *Światopogląd Stanisława Ignacego Witkiewicza*, Wrocław, 1976, pp. 155-174.

¹¹ Par manque de place, je ne parle pas ici de tous les stéréotypes que Witkacy rattache au thème juif. Je laisse de côté tous les thèmes sataniques qui occupent une grande place parmi les caractéristiques des héros du roman (Héla Bertz et son père, Bazakbal et Tropoudreh). Je leur consacre plus d'attention dans l'avant-propos de *L'Adieu à l'automne* (Pożegnanie jesieni) préparé pour la collection « Biblioteka Narodowa ».

